



## Cap sur l'île Ferré

« Envoûté » par une voix qui n'a pas cessé de le hanter, notre collaborateur Robert Belleret tente d'approcher au plus près la vie de cet artiste « hors normes »

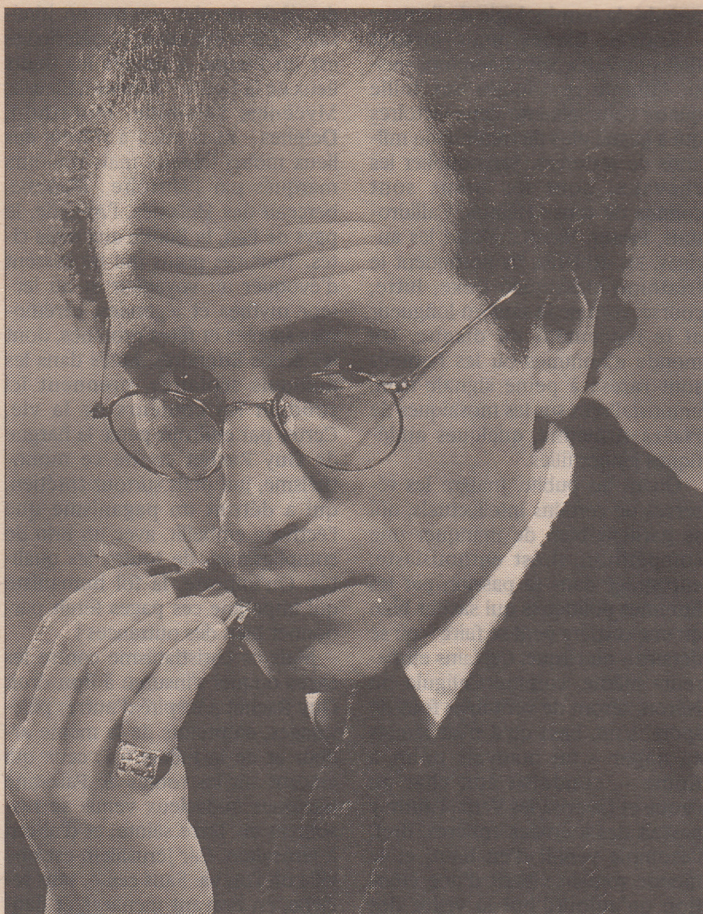
### LÉO FERRÉ, UNE VIE D'ARTISTE

de Robert Belleret.

Ed. Actes Sud/Léméac,  
774 p., 180 F.

C'est adolescent que Robert Belleret fut séduit, littéralement « si-phonné », par Léo Ferré « chanteur à la stature massive sinon courte, au front dégarni, aux mimiques canailles ». En novembre 1961, à l'heure où le twist s'apprête à ravager l'Hexagone, l'auteur de *Graine d'ananar* et de *Poète... vos papiers* donne une série de récitals à l'Alhambra. Ferré a quarante-cinq ans. A cette époque, le Tout-Paris affectionne encore le music-hall. Le soir de la première, la foule bruit de la présence d'Elsa et de Louis Aragon, de Michèle Morgan, Marcel Carné ou d'Alain Delon. Rideau rouge, comme au théâtre. Robert Belleret, auteur de la plus complète des biographies de Léo Ferré, est dans la salle. Le récital le prend à la gorge. La voix : « Si elle touche, elle ne lâche plus. » Le personnage : « Sans doute perçoit-on, confusément mais irrésistiblement, qu'il n'y aura rien à négocier avec ce citoyen hors normes. »

Ferré est à un moment-clé de sa carrière. Depuis 1947, où Catherine Sauvage et Jean-Roger Caussimon l'ont porté sur les fonts baptismaux avec *Monsieur William*, le chanteur a commencé une longue éclosion. L'Alhambra est l'instant de l'envol. Pépée est encore bébé : Léo et sa seconde femme, Madeleine, compagne des premiers succès, du Milord d'Arsouille à l'Arlequin, se prennent d'amour pour cette jeune femelle aux allures d'enfant, propriété des Marquis'Family, une troupe qui présente un numéro de chimpanzés en première partie. Pépée, force brutale de la nature, capable de coller des baffes aux visiteurs, d'arracher les gouttières avant de revenir à ses câlineries, marquera les limites d'un bizarre no



HARCOURT © MINISTÈRE DE LA CULTURE

### Léo Ferré : une longue éclosion

man's land, zone glauque entre l'humain et l'animal, d'où le couple Ferré sortira blessé jusqu'à la folie.

« T'avais les oreilles de Gainsbourg/Mais toi t'avais pas besoin d'scotch/Pour les replier la nuit/Tandis que lui... ben oui/Pépée », écrira Léo Ferré, avant d'expliquer lors d'une « Radioscopie » de Jacques Chancel : « Pépée, la nuit, elle mettait ses oreilles à plat pour dormir, le matin, elle mettait ses amplis ; c'était très émouvant. » Léo Ferré, lui aussi, avait de l'oreille. Fils et petit-fils d'Italiens et de Monégasques, il était venu à la musique par les ser-

mons et les vèpres imposés par un pater familias honni et les mouvements d'horlogerie de la boutique de son oncle Alexandre. Le récit de l'enfance de cette *Vie d'artiste* est savoureux – la mère, les cousines, l'Italie, le pensionnat, la haine des « hommes en noir » et la rencontre avec *Monsieur Tout Blanc* (le pape Pie XI) effleurent l'univers abyssal, pour ne pas dire hadal, de Léo Ferré.

Le chanteur était une île à lui seul : en achetant celle de Du Guesclin, entre Saint-Malo et Cancale, puis en s'exilant à Perdrigal, dans le Lot, avec une véritable Arche de Noé – chiens, chats, cochons, moutons, chimpanzés –, le poète organisait son enfer. Au printemps 1968, il quitte Madeleine, dépressive, les animaux sont tués. La machine est relancée, qui le mènera en Toscane, aux côtés de Marie-Christine et de ses trois enfants.

Là où Claude Fléouter, dans une biographie agile *Léo* (1), cherche l'ossature du personnage sans s'embarrasser de détails, Robert Belleret s'enfonce dans son épaisseur. Pour cette approche, sept cents pages, c'est peu, et c'est parfois trop. Touffue, enrichie de citations (de chansons, de poèmes), d'extraits de *Benoît Misère*, roman autobiographique, ou des *Mémoires d'un magnétophone*, de Madeleine Ferré, cette vie de Léo est nourrie à l'admiration. Elle manque parfois de distance. En faisant la part belle aux critiques publiées dans les journaux tout au long d'une carrière de chanteur qui durera de 1946 (à Saint-Germain-des-Prés, au Bœuf sur le toit) jusqu'en septembre 1992 (dernier récital à Saint-Florentin, Yonne), Robert Belleret protège Léo de son jugement.

Pour l'auteur, Ferré se mérite : ainsi, en mai 68, Léo l'anarchiste chante à la Mutualité. Robert Belleret y retrouve sans plaisir des amis de lycée, « pourtant gravement "filipacchisés" », qui constitueront « la cohorte, folklorique, mais sympathique, des Proudhon de pochettes-surprises et des Bakounine de la dernière pluie... » qui suivront désormais Ferré. Autrement plus convaincant est Robert Belleret lorsqu'il émet des doutes sur l'homme, que les femmes inquiètent, attirent, attisent. Il peut alors critiquer le machisme latent de *La The Nana* sans s'en attrister. Pendant ce temps, Pépée reste un mystère.

Véronique Mortaigne

(1) Laffont, 240 p., 119 F.